



Fêtes de mariage florentin (1440). — MAITRE DE SANTA-CROCE.

L'EXPOSITION DES A.I.D.

FÊTES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

DE toute éternité, depuis l'aube indécise de la civilisation, l'homme éprouve le besoin d'oublier la loi de la jungle, en se réfugiant dans les paradis artificiels de la festività. Évasion, divertissement... Le sens originel de ce dernier vocable est net, signifiant qu'on s'étourdit, qu'on s'arrache à l'emprise de la vie.

Réglée par l'individu ou organisée par la société, la fête a souvent eu ce caractère. Que sont les saturnales, sinon le besoin des maîtres et des esclaves de déposer le masque, de dépouiller un instant leur condition, en s'encanaillant, les premiers s'enivrant de crapule, les autres se gonflant de caricaturale mégalomanie ?

Admettons néanmoins que l'humanité naissante a pu, en son ingénuité, goûter des joies positives, se donner à des fêtes où régnait une saine et vraie allégresse.

L'Égypte, la Judée, la Grèce célèbrent des solennités publiques dont la chorégraphie et l'orchestrique dirigent le jeu : fêtes dans les temples, fêtes d'Isis, du retour des saisons, fêtes des moissons, des tabernacles, des vendanges.

Panathénées dédiées à Minerve, courses aux flambeaux, jeux du stade, exercices de la palestre, processions équestres, cortèges d'éphèbes et de vierges canéphores... Fêtes éleusiniennes, étrangement mystérieuses, où l'hiérophante procède au rite de l'initiation. Splendide déploiement des jeux olympiques, fêtes nationales où les poètes et les artistes sont aussi des athlètes, car il advient qu'un sculpteur gagne la course de chars. Jeux isthmiques, pythiques, néméens, fêtes guerrières; pyrrhique des danseurs et acrobates nus.

La statuaire, les vases peints, les terres cuites, les figurines de Tanagra et de Myrrhina nous ont transmis la cadence de ces fêtes.

A Rome, voici la solennité du triomphe, de l'ovation; les taureaux blancs, dont les cornes sont dorées, suivent, avant le sacrifice, le char de Marcellus vêtu de pourpre et dominant la foule, le char de Pompée traîné par des éléphants, celui d'Antoine par des lions.

L'orgie romaine... Couture a tenté de la reconstituer en sa théâtrale composition. Elle comporte des pantomimes avec accompagnement de chants et danses gadi-

tanés scandés du claquement des *cordolia*, ces ancêtres de la castagnette espagnole.

Les jeux du cirque apparaissent d'abord un moyen de relever le moral du peuple; puis un geste de courtoisie du tyran apeuré envers cette plèbe dégénérée dont on flatte et satisfait les appétits.

Le Moyen âge souffre, mais braille et s'amuse : fêtes des Fous, des Innocents, des Sous-diacres, extravagances licencieuses, fête de l'Ane dont le cortège pénètre dans l'église.

Une estampe de la Bibliothèque nationale et une chronique de Juvénal des Ursins relatent l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris. « Fontaines jectant eaue, vin et lait, grant multitude criant Noël. Et il y avait un homme assez léger, habillé en guise d'ange, lequel, par engins bien faits, vint des tours Notre-Dame de Paris à l'endroit du pont tendu de taffetas bleu à fleurs de lys d'or, et, à l'heure que la royne passoit, lui mist une belle couronne sur la tête. »

Charles VI donne une fête à Saint-Denis quand il arme chevaliers les fils du duc d'Anjou. La fête, tristement célèbre dans les annales médiévales, fut à l'hôtel de la reine Blanche; mais le feu « se bouta aux habillements de lin et d'estoupe attachés à poix raisine. »

Le Pas d'armes de Sandricourt (dont vous verrez à notre exposition un lavis de Baullery, prêté par le musée du Louvre) eut lieu au château de Sandricourt près Pontoise; il s'y fit une abondante consommation de viandes et d'hypocras aux dépens des chevaliers qui tenaient le pas.

Je glisse sur les fêtes patronales, foires du lendit, cavalcades, farandoles, caroles et mascarades.

Une des plus réussies, rappelant la pompe bourguignonne de Charles le Téméraire et de Marguerite d'Angleterre, où l'on vit paraître sur la table, parmi la vaisselle d'or, « un grand dromadaire harnaché en la manière sarrasine », fut le divertissement offert en l'honneur de Galéas, duc de Milan, époux de Jeanne d'Aragon : Jason, les Argonautes, Diane et ses nymphes, Orphée annoncé à son de luths et de flûtes, Atalante, Thésée, les Tritons, les Grâces et les Amours y parurent.

Le lendemain de ces fêtes, on haussait l'impôt.

Ne nous égarons point, accédant aux temps modernes, es fêtes musulmanes du *Dossei*, piétinement où le cheik se rend à cheval de la mosquée jusqu'à la maison du supérieur des derviches, en faisant avancer sa monture sur le dos des fidèles prostrés (et cela nous remémore les sanglantes frénésies du chariot de Jager-naut, écrasant les fanatiques qui se précipitent sous les roues).

Laissons de côté le Ramadan, ce beau carême turc, et le majestueux départ de la Caravane de la Mecque à Constantinople.

Restons en Occident, au Camp du Drap d'Or, par exemple : les souverains anglais et français rivalisent de faste, et aussi les seigneurs de la suite, « tellement, assure Martin de Bellay, que plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs forests et leurs prez sur leurs espales ».

Lorsque Henri II, retournant du Piémont, fit son entrée à Lyon, cet événement « fut soutenu de rares singularités desquelles un combat à l'antique de gladiateurs vêtus, les uns, de satin blanc, les autres de satin cramoisi ».

Les fêtes de la Renaissance illustreront les natiuités royales, mariages princiers, traités de paix. L'Italie et la France accumulent de folles prodigalités. Lors des noces du duc de Joyeuse, certains costumes, ruisselants d'or et de pierreries, coûtaient jusqu'à 80.000 francs. « Il y eut moult fausses batailles, bateaux tirés par des dauphins, feux artificiels et ballets de chevaux. »

Le mariage de Marie Stuart ne fut pas aventure moins merveilleuse : « la dauphine était vestue d'un habillement blanc duquel deux damoiselles portoient la queue ; sus son chef se tenoit une couronne d'or garnie de perles, diamants et rubis et saphirs ; et, par especial, au milieu de la couronne, pendoit une escarboucle estimée valoir cinq cent mille écus. Il y eut souper, grâces, masques, mômeries, ballades, passe-temps, feintises, mélodies et plusieurs autres délectations. »

Réjouissances et galanteries s'échelonnent au long du règne de Henri IV « qui excelloit en la danse des tricoteis ».

Catherine de Médicis — nous apprend Brantôme, — festina superbement les Poulonnais (Polonais) en ses

Tuileries, et seize dames, qui figuraient les seize provinces de la France, « y ballèrent le plus beau ballet qui jamais fut fait en France ».

Le peuple ne se plaisait pas moins au feu de la Saint-Jean, que le monarque, d'ailleurs, ne dédaignait point d'allumer de sa royale main, le matin de la Fête-Dieu.

Le grand siècle, tout pompeux soit-il, et s'il ne danse plus la gaillarde, la romanesque, la volte, ou ce branle de la torche affectionné de Marguerite de Navarre, va inaugurer, en ses mirifiques divertissements, la bocane, la pavane, la chacone, le menuet, la gavotte, la sarabande, la passe-caille et le passe-pied, avant de pré-luder aux grands ballets de Lulli donnés aux Tuileries, à Versailles et à Fontainebleau.

Ces ballets ressortissant à notre thème plastique, car ce sont plutôt fêtes que danses, nous en toucherons deux mots plus bas.

Les fêtes extérieures seront les sacres des majestés ; celui de Louis XIII à Reims fut une splendeur. Le Roi-Soleil donna, en juin 1662, sur la place qui en a gardé le nom, un carrousel extraordinaire où la quadrille du roi, celles de Monsieur, des ducs de Guise et d'Enghien se couvrirent de poudre et de gloire. Colbert estima d'abord que cette fête avait coûté trop d'argent, mais « il vint si grant foison d'étrangers à la capitale qu'on se consola de la dépense ».

Cependant que ces beautés se manifestent

sub Fove crudo, les grands ballets s'organisent dans les résidences du monarque, représentations mythologiques de la *Naissance et puissance de Vénus*, de l'*Amour et Bacchus*, des *Muses* (où Molière intercala la charmante *Mélicerte*, puis le *Sicilien* ou l'*Amour peintre*).

Sébastien Le Clerc nous a transmis le souvenir de ces spectacles où les acteurs sont personnes du plus haut lignage. Molière, qui composa pour les « *Plaisirs de l'île enchantée* » la *Princesse d'Elide*, nous a fourni une relation colorée de ces « prodiges » ; il y eut sept journées « de joie, de jeux, de collations, de galanteries, de ris et de délices ».

Vous trouverez, aux murs de l'Hôtel des « Archives internationales de la Danse », diverses estampes qui vous apporteront sur ces festivités une utile documentation ; les graveurs ne sont pas ici moins précieux à consulter que les memorialistes.



La Fête de la Tulipe, par JAN STEEN.



Réjouissance publique au Campo San-Vitale à Venise, par LUCA CARLEVARIS

* * *

Il ne pouvait être question de montrer quelques-uns des chefs-d'œuvre de Watteau, Pater ou Lancret conservés jalousement par leurs possesseurs; plusieurs planches, élues avec soin, en communiqueront l'équivalent graphique. *L'Accordée* et la *Mariée de village* sont des œuvres de jeunesse d'Antoine Watteau, datées 1709 ou 1710, mais, à côté de ces deux estampes, voici une *Fête vénitienne* de rare qualité. Ces fêtes, ces conversations, ces assemblées dans un parc, Watteau les a imaginées plutôt que copiées. Il se donnait des fêtes, au temps où peignit ce jeune homme de génie, grand malade, mélancolique, d'humeur brusque, et peut-être misogyne; il ne les a pas vues. Watteau ne peint pas son temps; il le dépasse. N'oublions pas que, né en 1684, il a vécu trente ans d'une époque lugubre, la fin d'un règne, assombrie par les revers, humiliations, invasions, guerres civiles et deuils nationaux; son œuvre de lumière et de tendre vénusté est éclos à ces heures noires. Watteau narrateur de la Régence? Hé non, pas davantage. Ses fêtes galantes ne sont pas les lourdes orgies des petites maisons de la Parabère et de la duchesse de Berri. Poète, il transpose et recrée; tel plus tard le Musset des *Comédies*, Watteau est le magicien de ces décors où devisent Colombine, Arlequin, le Mezzetin, l'*Indifférent* en sa cape rose doublée de soie bleue, et *Finette* à la toque brune. Ces créatures sont aussi vraies que l'Eden où elles se meuvent.

Bonaventure de Bar, Octavien, comme Chantereau, après Antoine Pesne et Sébastien Mercier, sont parmi les plus agréables satellites du maître.

Vers le temps où florissaient ces artistes, une fête extraordinaire fut donnée à Paris par les ambassadeurs d'Espagne en l'hôtel du duc de Bouillon; sept « portiques de lumière » y scintillaient à la façade; des bateaux ornés de sculptures dorées étaient bondés de musiciens; un combat simulé fut livré sur la rivière, l'ordonnance de ce spectacle ayant été conduite par Servandoni.

Au cours du règne du Bien Aimé, Nicolas Cochin, que protège la plus artiste des favorites, est l'inséparable de M. de Marigny, qui l'emmène partout, en Hollande, et en son château d'« Écoute s'il pleut ». Cochin, dessinateur des fêtes de Louis XV, est l'arbitre souverain des élégances

esthétiques; il foudroie Meissonier, l'ornemaniste « assassin de la ligne droite »; c'est l'annaliste assermenté de la gloire de Versailles.

Et nous voici maintenant, avec tous ces jolis petits maîtres, les Taunay, les Demachy, les Lallemand, les Ragueneau, les Le Guay, dont il vous sera soumis ici de gracieux exemplaires, arrivés à cette double famille des Saint-Aubin et des Moreau qui doit nous retenir un instant.

Que de thèmes vont être proposés à leur pointe, à leur crayon, à leur pinceau! Le mariage de M^{sr} le Dauphin, d'abord. *La Gazette de France*, détaillant les salves d'artillerie, pièces d'illumination, établissements de fontaines à vin, etc., est obligée de constater que cent trente-deux personnes furent étouffées dans les remous de foule.

Et nous voici au Sacre. « *La belle journée... Je ne l'oublierai de ma vie!* » s'écrie la Reine. Arcs de triomphe rémois, statues symboliques, inscriptions latines et françaises chantant les vertus de Louis, défilé des notables, après celui de la compagnie des arquebusiers. Enfin le cortège débouche, précédé des mousquetaires, gendarmes de la garde, pages des grandes et de la petite écurie;... le Roi, escorté des troupes de sa maison, et suivi des gardes du corps et des cheveu-légers... Cérémonie à l'église métropolitaine. Sacre, puis couronnement. Magnificence des costumes ecclésiastiques et seigneuriaux. Que de brocarts, alourdissant les manteaux bordés et doublés d'hermine! Festin monstre; acclamations d'une foule idolâtre, dont le cœur — nous sommes en 1775 — bat à l'unisson du cœur de la jeune reine.

D'autres fêtes vont suivre. Bal paré du mariage de

Madame Clotilde, à Versailles, dans la plus belle salle de spectacle français. Horace Walpole, de passage à Paris, crie son admiration : « On ne peut avoir d'yeux que pour la Reine. Les Hébés, les Flores, les Grâces et les Hélènes ne sont que coureuses à côté d'elle ! Quand elle est debout ou assise, c'est la statue de la beauté ; quand elle se meut, c'est la grâce en personne. On dit qu'elle ne danse pas en mesure, mais alors c'est la grâce qui a tort. »

Viennent ensuite les fêtes de Brunoy chez Monsieur, avec drôleries de la Foire dans les bosquets, et grand combat de chevaliers du Moyen âge en blanc et bleu, aux couleurs de la reine, sous la bague de d'Auguste Vestris en personne.

L'historiographe de ces fêtes sera Jean-Michel Moreau, dit Moreau le Jeune, que le corps municipal a chargé officiellement d'en perpétuer le souvenir. Celui-là est un des petits-mâtres dont les œuvrettes exquisées doivent, avant mainte autre même plus importante, jalonner notre exposition. Selon le mot de Goncourt, Moreau le Jeune nous a donné la vision même du sacré. Son estampe montre le Roi, la tête couverte d'une toque à plumes, prononçant en latin les serments traditionnels de ramener la paix dans l'Église, et de gouverner avec justice et miséricorde. Admirable feuillet, qui valut à l'artiste le brevet de dessinateur et graveur du cabinet du roi.

Bien que Moreau soit contraint de se plier aux exigences documentaires de l'architecture et de l'imagerie officielle, il conserve en ses compositions le charme désinvolte du premier jet ; Cochin, peintre des riches bals de la Cour et des savantes mises en scène, n'eut jamais l'occasion d'embrasser d'aussi vastes ensembles, ni le don de rendre à ce degré le fourmillement des multitudes.

Mais la place m'étant ici mesurée, je ne puis suivre pas à pas notre auteur. Il m'eût fallu, si j'avais respecté scrupuleusement la chronologie, situer avant lui ses deux confrères Gabriel et Augustin de Saint-Aubin, qui ne sont d'ailleurs que de si peu ses aînés.

Gabriel-Jacques est le type du Parisien de Paris, qui sait sa grand'ville sur le bout des doigts. Il raffole des foules, des dimanches à la guinguette, où l'on trinque sous les cabinets de verdure ; il dessine le carnaval, le bœuf gras avec ses hérauts à cheval, son cortège de Turcs à soleil dans le dos, et son Amour qui était alors un petit

roi couronné portant en sautoir le cordon de Saint-Louis.

Contrastes d'ombres et de lumière, dessins qu'on croirait conçus en vue d'une eau-forte, et reconnaissables entre mille. Des griffonnages, des égratignures, des fouillis fiévreux et brouillés ; et, là-dedans, d'un léger trait d'encre, surgit un petit personnage vivant, une silhouette de femme. La science est raffinée du clair-obscur et des masses en ces gouaches et sanguines.

Nul n'ignore la merveille de Gabriel : son *Spectacle des Tuileries*, tout ce grouillement, ce papillotement du beau monde, ces papotages, ces froufrous.

Augustin, le cadet, est son disciple ; dès son plus jeune âge, n'ayant que seize ans, il gravait sous sa direction une petite planche fleurie d'amours, avec guirlande de tambourins, flûtes et mandolines. C'était l'entrée de jeu charmant d'Augustin, une carte pour certain « *Concert bourgeois de la rue Saint-Antoine* ».

Il va d'ailleurs, comme Choffart et Cochin, qui ne pensaient pas déchoir, s'adonnant à ces babioles, réussir en ces caprices d'illustration, ces cartons, adresses, invitations à souper, programmes, lettres de mariage, entrées de bal, tableaux du départ des coches, places au feu d'artifice, places aux expériences du Globe aérostatique, places d'amphithéâtre à la Comédie-Française, etc.

Le chef-d'œuvre d'Augustin de Saint-Aubin, c'est le *Concert* et le *Bal paré*. Qu'on ne sous-estime point ces grâces légères dont il est le confesseur : il n'y a pas d'arts mineurs. Quelle lignée vaut celle-ci : Abraham Bosse, Augustin de Saint-Aubin, Gavarni, Willette, Louis Morin ?

Donc le thème ne manquera jamais à nos chroni-



Fête costumée sur la glace, par VERDUSSEN.

queurs. Les fêtes de la Cour ne font point tort à celles de la Ville et des faubourgs. On distribua à je ne sais plus quelle occasion un nombre si énorme de quartiers de dindons qu'un chroniqueur écrivit : « Il n'y a rien à reprocher à ces messieurs de la ville. Ils se sont mis en quatre pour régaler Paris. »

Le séjour à Paris du comte — le futur Paul I^{er} — et de la comtesse du Nord, fut le prétexte de divertissements inouïs à Trianon, à Choisy, à Marly, à la Muette.

Les Bals de la Reine...

On en parlait dans toute l'Europe; le prince de Ligne, à douze cents lieues de Versailles, en pleine guerre contre les Turcs, soupirait un soir d'hiver : « *Et dire que les bals de la Reine commencent aujourd'hui!* »

L'heure pourtant n'est pas loin où Marie-Antoinette en-

tendra, le 5 mai 1789, à l'ouverture des États Généraux, ce vivat insultant qui viendra la frapper en plein cœur : « Vive le duc d'Orléans! »

La fête de la Fédération fut une des belles journées de la Révolution française. Un immense et enthousiaste concours de peuple s'entassa dans le cirque formé par le Champ de Mars dominé des deux côtés par des jardins. Au centre, l'autel de la Patrie... Le Roi, la Reine, l'Assemblée Nationale, les ambassadeurs... La Fayette, sur son cheval blanc, au pied du trône. A l'autel, entouré de deux cents prêtres parés de ceintures tricolores, l'évêque de Melun Talleyrand officie, bénit les drapeaux. La Fayette jure fidélité à la Nation, à la Loi, au Roi. Les fédérés prêtent serment. Louis XVI se lève et jure de maintenir la constitution. La jubilation est à son comble.

Désormais les fêtes civiques se succéderont. Celle de la Liberté; puis de la déesse Raison, qui fut célébrée à Notre-Dame le décadi 20 brumaire de l'an II, soit en novembre 1793. Les pompes du théâtre s'associèrent à celles du culte en cette glorification nationale d'une entité. On vit en effet sortir du temple, devant la théorie des jeunes filles, une femme en robe blanche,

manteau bleu et bonnet rouge, laquelle n'était autre que M^{lle} Maillard, de l'Opéra, symbolisant la Liberté. Cette jeune personne, juchée sur un trône de verdure, reçut les hommages des républicains qui entonnèrent un hymne dont les paroles étaient de Marie-Joseph Chénier et la musique de Gossec. Plus tard, Bonaparte remplacera ces démonstrations philosophico-politiques par les revues de ses troupes victorieuses. Cependant, la tradition monarchique renaît avec le sacre impérial

de 1804, avec les fêtes données en l'honneur de l'impératrice Marie-Louise, nouvelle épousée. Quatre ans à peine plus tard, les Tuileries vont rouvrir leurs portes aux héritiers de la vieille dynastie : la parole ne sera pas rendue au peuple avant l'éphémère République de 1848, qui fut triste



Fête en plein air au Portugal, par JEAN PILLEMENT.

et agitée, et c'est seulement en 1880 qu'une solennité civique renouera la chaîne de 1790.

Le lecteur suivant cet exposé aura remarqué que nous accordons ici volontiers plus d'importance à certains *poetae minores*, au détriment de leurs chefs de file; aussi bien ce sont souvent les vignettistes et les silhouettistes, race d'ailleurs charmante, qui ont traité notre sujet d'élection.

De tous les noms, en effet, que le XIX^e siècle nous offre parmi les artistes qui ont brossé des toiles ou lavé des aquarelles dites de fêtes, Eugène Lami n'est certes pas le plus grand, mais peut-être le plus significatif. Il nous faut insister ici. Certes, Lami n'est point Bonington, mais feu Camille Groult n'eut pas tort de dire : « Un peu de l'âme de Gabriel de Saint-Aubin revit en Eugène Lami. » Carrière étonnante que celle de ce fils d'un fonctionnaire du Premier Empire, né en 1800, et qui meurt sous la Troisième République, âgé de quarante-deux ans, donc ayant vu de ses yeux de peintre une demi-douzaine de changements de régimes. Dès son adolescence, il compte au nombre des jeunes élégants; il fréquente chez Horace Vernet.

Il se lia avec Géricault, dont il adorait le génie, et qui lui fit aimer les chevaux.

Séduit par les coloristes britanniques, attiré par l'Angleterre, Eugène Lami part, léger de bourse, pour Londres, y est bien accueilli, et découvre, en compagnie d'une jolie insulaire serrée de près, les chefs-d'œuvre de Reynolds et de Gainborough. Il croque des chasses à courre, des courses de pur-sang, des matches de boxe, des combats de coqs, des types d'auberges, des lords replets à figure écarlate. Son copain de l'atelier Gros, le bon Henry Monnier, lui révèle la vie anglaise. Le talent de Lami se développe : finesse, grâce précise, jolis gris argentés, tons dorés et chauds, et ces rouges qu'il aime, que lui donnent le dolman des officiers des Riffles ou la livrée des valets de pied du roi.

Le revoici à Paris, sous la Restauration, lancé, bien en cour, cohabitant avec Paul Delaroche, voisinant avec Balzac; il publie des albums sur la « Vie de château », la « Vie des camps », décrit les bals des Tuileries, le « Quadrille de Marie Stuart » qu'anime l'entrain de la duchesse de Berry. Peintre de cour, tout lui sourit. Mais la révolution de juillet gronde, et la cour va être emportée dans la tourmente.

Revirement... Louis-Philippe, qui avait connu Lami chez Vernet, le nomme professeur du duc de Nemours. Sa vie mondaine va donc se poursuivre. Lami va déployer, à la description des mœurs de la Cour, le plus

verveux brio : uniformes et toilettes sous les ombres des Tuileries; douceur du ciel parisien... Lami nous restitue l'éclat des jupes de satin sur le marbre des escaliers du château ou sur les autobus de la galerie des Glaces... Louis-Philippe en tenue de général et pantalon à sous-pieds, la reine Marie-Amélie en noir et blanc...

Le séjour de la reine Victoria à Eu est un prétexte à nouveaux lavis prestes et lumineux, à de vivaces sépias (le *Concert dans la Galerie des Glaces*, Louis-Philippe et Guizot, la jeune souveraine anglaise causant avec le duc d'Aumale).

Après un passage à Chantilly où il dirigera l'installation du duc d'Aumale, Eugène Lami se voit de nouveau privé de son royal protecteur, exilé en Angleterre.

Il a été le peintre, non de la société censitaire, des parvenus assoiffés d'or, mais bien de la partie élégamment simple, trop peu connue; il n'y eut pas que Crevel et Nucingen sous ce règne; n'oublions d'ailleurs ni Hugo, ni Musset, ni Berlioz, Chopin, Delacroix et Corot. Lami a coudoyé un monde d'artistes, d'écrivains, chez Gabriel Delessert, le prince Demidoff, le baron James de Rothschild; et ce sont ces types d'humanité plus affinée dont il a restitué les manières, le dandysme, les plaisirs et les ridicules.

Quand ses princes s'en furent à Claremont, Lami les y suivit.

L'ordre rétabli, il rentre, et le mondain charmant va se donner à l'analyse des fêtes du Second Empire. Morny l'affectionne; Napoléon III lui préfère Winterhalter. Mais Nieuwerkerque, qui l'apprécie, lui réserve de fructueuses commandes; il va continuer à retracer la vie des salons avec une spirituelle maëstria. On le voit chez la comtesse Le Hon, aux soirées du Louvre, où le directeur invitait Musset, Delacroix, Gustave Doré, Alexandre Dumas, Heim, Isabey, Baudry, Méry et Lefuel; il fréquente l'hôtel de la princesse Mathilde; chez les Delessert, chez le prince Damidoff, chez la duchesse de Mouchy et la baronne James; familier

du château de Ferrières, il y exécute des décorations murales; sa fécondité est inépuisable. Il a justifié le précepte d'Eugène Delacroix : « Le premier mérite d'un tableau est d'être une fête pour les yeux ».

Il faut recourir ensuite à un admirable sculpteur, l'auteur de

Flore et de la *Danse*, peintre de haute classe à ses heures, pour obtenir l'idée la mieux exacte des plaisirs et réceptions du Second Empire, auquel ce fils d'un maçon valenciennois assista souvent, tant aux Tuileries qu'à Compiègne. Carpeaux, dont l'œuvre est nettement datée et « Second Empire », sentit si bien la grâce des femmes de la Cour, qu'on peut le considérer comme



La Foire à Makarieff, par J. L. DEMARNE.

l'historiographe de leur légèreté; il a été obsédé, enivré par le sourire, l'air de tête, la coiffure, l'arabesque des épaules tombantes de ces valseuses des grands bals privés.

On s'est beaucoup amusé, on a beaucoup dansé, au cours du règne de Napoléon III, surtout après Sadowa, et jusqu'à la catastrophe finale. Les Tuileries donnent le ton; et le demi-monde — où brillent la Païva, M^{me} Musard, la femme du chef d'orchestre, ou Marguerite Bellangé, maîtresse affichée du souverain — suit de son mieux.

Les salons resplendent d'uniformes civils et militaires. L'Impératrice y donne des bals travestis d'une vive liberté; elle n'osera d'ailleurs y paraître, en dogaresse ou en bohémienne, qu'une seule fois. Par contre, M^{me} de Metternich, en cocher de fiacre, M^{me} de Pourtalès en almée, M^{me} de Gortchakoff en Salammbô, côtoient les frontières de la décence, et déconcertent plus d'une fois l'étiquette.

Comptera-t-on Monticelli parmi les peintres de fêtes du Second Empire? Oui certes, car le petit-fils de Rembrandt et de Watteau fut un adorateur de la souveraine peut-être entrevue un soir. Ses thèmes? Contes de fées, décamérons, tournois, cours d'amour, bosquets fleuris, halliers où de belles dames en robes nacarat devisent avec des jeunes-cœurs à toquets de velours, cependant que d'élégants levriers bondissent dans la nuit bleue aux naseaux des haquenées caparaçonnées, tenues en laisse par des nains porteurs de parasols. Ce sont là des fêtes, des rêves de Shakespeare, de Watteau, de Verlaine, les songes d'un Oriental fumeur de haschich.

Veuille mon lecteur me permettre de lui recommander le Monticelli de notre exposition : je ne suis pas éloigné de le tenir pour le plus royalement somptueux qui soit né des



Fête, par A. MONTICELLI

aussi la différence de séduisants artistes à un grand classique, Henri de Toulouse-Lautrec.

N'en déplaise à ceux qui nous jettent à la tête la science consommée de M. Degas, dont nul ne conteste le génie fait de longue patience, il est permis de considérer en Lautrec autre chose que le brillant illustrateur du *Courrier de Paris*. Cet authentique grand seigneur, descendant des comtes de Toulouse, et dont plusieurs ancêtres épousèrent des princesses de sang royal, aimait l'atmosphère des bouisbouis et des bars, où il traînait le corps ardent et débile d'un nain de Velasquez. Ses

scènes de music-halls, ses chahuts sont d'un arrière-petit-fils de Clouet : nul tempérament plus sain, d'un équilibre plus lucide; le trait est fort, concis, autoritaire. Cet auteur garde, dans les pires lieux, une race hautaine. Ceux qui sont venus après lui, et ne l'ont pas égalé, furent le caustique Forain, et plus près de nous, Vertès, Dignimont, Chas-Laborde.

Dans un domaine plus superficiellement pimpant, la gentillesse de Jules Chéret ne saurait être passée sous silence.

Le plus grand, sans contredit, demeure ici Lautrec. La vie d'un spectacle étant, — ainsi que l'a écrit un moraliste — une vie d'éphémère, Toulouse-Lautrec, s'élevant au style, donc au permanent, a rendu durable ce qui était passager.

LOUIS VAUXCELLES.



Parade foraine, par MOREAU LE JEUNE.